

**Hamilton, Rébecca; «Là d'où je viens».— Rivière-du-Loup : Musée du bas Saint-Laurent, 2013.— P. 9-15. — Also in English : p.43-48**

Là d'où je viens

Rébecca Hamilton



La ville où nous avons grandi conserve toujours, dans notre imaginaire, une place de choix : les lieux de nos premières découvertes, les refuges érigés en forteresses où nous avons joué durant l'été, les rues où nous avons flâné à l'adolescence. Raymonde April a grandi à Rivière-du-Loup et c'est dans cette ville qu'elle réalise ses premières photographies alors qu'elle est étudiante en arts visuels à l'Université Laval. En 2012, alors qu'elle se retrouve, comme presque chaque année, à y passer l'été, elle s'applique à faire de nouvelles images, mais quelque peu différemment cette fois. En réponse à une volonté de collaboration entre elle et le Musée du Bas-Saint-Laurent, elle interroge et s'approprie les photographies anciennes conservées par le Musée pour la production d'un nouveau corpus. Raymonde April porte ainsi sur les lieux de Rivière-du-Loup un regard réinventé, elle nous expose autrement, et d'une façon inédite, à des images d'ici. Les photographies de René Marmen, Antonio Pelletier et Joseph-Adélar Boucher lui font retrouver des vues oubliées de certains endroits de Rivière-du-Loup, alors qu'elle continue d'observer son

environnement familial. Ces photographies, à l'image de miroirs évocateurs, se positionnent alors comme le hors-champ où gravite toute la mémoire.

### ***La maison où j'ai grandi***

L'exposition *La maison où j'ai grandi* présentée au Musée du Bas-Saint-Laurent du 21 juin au 14 octobre 2013 est l'occasion de découvrir sous une facette inédite les œuvres de cette artiste québécoise incontournable. Par des allers-retours entre sa production actuelle et antérieure, l'exposition pose les jalons d'un parcours photographique distinctif s'inscrivant dans une réflexion où s'entremêlent temps et lieux.

Raymonde April élabore depuis le début de sa carrière un langage singulier qui se distancie de la photographie documentaire, pour mettre au jour un regard attentif au monde quotidien. Elle a réalisé une importante quantité de photographies depuis les années soixante-dix dans lesquelles elle replonge de façon régulière, particulièrement depuis la fin des années quatre-vingt-dix, en faisant notamment des parallèles avec ses œuvres plus récentes. *Les Pèlerins de la croix lumineuse* (1994), les *Albums* (2005) et la nouvelle série *La maison où j'ai grandi* (2013) s'inscrivent dans cette trajectoire. Avec les *Albums*, elle ordonne les archives photographiques de sa famille à la suite desquelles s'ajoutent ses propres clichés. La présente exposition lui permet alors, dans la même veine, de faire des recoupements entre sa propre production et celles léguées par les photographes de la région. Comme le souligne d'ailleurs Bernard Lamarche : « L'artiste a conscience que de rester longtemps dans les zones qui sont les siennes épure et définit son langage, mais du coup l'épuise petit à petit. Plutôt que de s'extirper en éclatant totalement sa manière, April cherche plutôt des moyens de la renouveler<sup>1</sup> ». La série *La maison où j'ai grandi* constitue donc pour l'artiste une occasion d'aborder sa production sous un nouveau jour, et même d'approfondir ses recherches sur les archives sous un angle inédit.

### ***Les figurants***

*Mes photos représentent de très petits moments mais lorsqu'elles s'additionnent elles tissent un ruban sans fin. Elles me regardent et m'interrogent. Avec le temps,*

*un récit s'efface et un autre se forme devant mes yeux : sans trop y penser, j'ai saisi le passage du Temps sur les lieux et les visages et j'ai recensé une sorte d'Histoire<sup>2</sup>.*

Raymonde April retourne souvent aux images qu'elle a prises : elle les réactive et leur donne une nouvelle existence. *L'arrivée des figurants* a été présentée pour la première fois en 1997 lors de l'exposition *Les Fleuves invisibles*. Cette œuvre impressionnante comportant 33 épreuves argentiques disposées en cinq parties distinctes se situait alors comme achèvement, elle se présentait comme une synthèse du travail de l'artiste. En 2013, au Musée du Bas-Saint-Laurent, elle amorce plutôt l'exposition et s'inscrit comme chemin de traverse. En préambule aux autres corpus, l'œuvre nous plonge de front dans l'univers photographique de Raymonde April, où les instants réunis font figures d'évènements.

Monumentales, les photographies du quotidien propulsent les petits moments de la vie à l'échelle du grandiose. Paysages, figurants et détails de l'environnement sont réunis dans une narration riche de sens, mais qui demeure ouverte à l'interprétation. Raymonde April réalise plusieurs suites photographiques selon le même principe que *L'arrivée des figurants*, où elle assemble différents espaces, différents lieux; elle crée des associations. Différentes temporalités sont combinées; les espaces se juxtaposent et créent des alternances poétiques. Le sens indéterminé des images ainsi réunies semblent être en constante réinterprétation. Ce qui lie les images entre elles, le hors-champ, demeure ouvert, indéfini. La nature morte, le portrait, les mises en scènes de l'intimité, l'autoportrait, le paysage sont autant d'éléments qui permettent à Raymonde April d'élaborer une approche caractéristique de la photographie qui s'appuie en fin de compte sur la vie elle-même et tout ce qu'elle a à donner.

### ***Une histoire***

*Et la force évocatrice de ces images retrouvées me trouble toujours autant<sup>3</sup>.*

Depuis ses premières photographies, Raymonde April nous a habitués à côtoyer ses proches. Elle s'inspire de son environnement familial pour créer des scènes au caractère intimiste qui demeurent pourtant le réservoir perpétuel de récits fictifs. Peu à peu, une volonté de porter un regard sur son propre parcours se dessine également en filigrane. La série *Les Pèlerins de la croix lumineuse*, tirée en 1994 à partir d'images captées entre 1973 et 1974, est constituée en majeure

partie de photographies prises par l'artiste dans sa ville d'origine alors qu'elle était encore étudiante. Vingt ans plus tard, elle redécouvre ces images oubliées et les regarde autrement. Plutôt que de tourner son objectif sur ce qui l'entoure, ou encore sur elle-même, Raymonde April dirige plutôt son attention sur ces images déjà existantes. Elle les sonde et réfléchit sur l'état d'esprit dans lequel elle se trouvait alors. En mettant au jour ces témoins de jeunesse, elle espère peut-être retrouver cet « état aveugle », cette part d'inconscient à l'œuvre, qui la guidait alors<sup>4</sup>.

Avec les *Albums* (2005)<sup>5</sup>, les photographies que Raymonde April met en valeur se présentent comme des documents, ce qui ne nous permet pas moins de nous y projeter. À l'aide de ses archives photographiques et celles de sa famille, elle crée un journal où défilent les événements passés; elle met en forme les images afin qu'elles ne tombent pas dans l'oubli. Ce travail rétrospectif, très exigeant sur le plan personnel, l'amène entre autres à réfléchir sur son itinéraire et nous dévoile certains des éléments fondateurs de son approche de la photographie. L'importante part de transmission intrinsèque à ce travail de la mémoire nous happe et nous tient captifs au fil du récit.

En 2005, la série *Les Pèlerins de la croix lumineuse* est d'ailleurs à nouveau mise à valeur; elle se retrouve dans les *Albums*. Elle cohabite avec d'autres archives personnelles qui, accompagnées de textes narratifs, acquièrent alors un nouveau caractère. Ainsi, cette volonté de porter un regard en arrière semble prendre toute son ampleur. Ces deux corpus permettent de mettre en perspective cette ambivalence entre ce qui est et ce qui a été, souvent mise de l'avant par Raymonde April. Leur présentation à Rivière-du-Loup, de pair avec des photographies récentes, confère à l'ensemble un caractère saisissant. La série *La maison où j'ai grandi* s'impose telle une rencontre longtemps attendue. Les images se retrouvent, enfin.

### ***Aux confluences***

*Cette présence du double et de ses subdivisions me fascine. La question du temps, si elle prédomine, n'est jamais celle d'un temps unidirectionnel. Ce sont des simultanités dans lequel le paysage se modifie constamment, bouge et se recompose dans des directions possibles et fluctuantes<sup>6</sup>.*

Les photographies de la série *La maison où j'ai grandi* réalisées récemment ne demeurent pas moins liées au passé par tout ce qu'elles évoquent. Chaque image devient, en elle-même, un espace mémoriel. La juxtaposition des photographies récentes et anciennes nous fait voyager d'un temps à l'autre et nous plonge dans ce présent photographique si cher à Raymonde April<sup>7</sup>. Il semble que tout comme avec les *Albums*, nous nous retrouvons face à un dédoublement éloquent « du passé proche et du passé lointain, avec des images personnelles et des images trouvées<sup>8</sup> ». Cette nouvelle « famille d'images<sup>9</sup> » permet de créer de toutes nouvelles histoires.

*La maison où j'ai grandi* se compose notamment de photographies de René Marmen. Né en 1919, ce photographe loupérivois opère son studio de photographie de 1955 à 1983. Il a été photographe pour le journal *Le Saint-Laurent* pendant une vingtaine d'années. Le fonds photographique conservé par le Musée du Bas-Saint-Laurent témoigne d'ailleurs de nombreux événements sociaux et culturels de la région. Le Rivière-du-Loup qu'il capte est celui où Raymonde April a grandi. Les photographies de René Marmen qu'elle a sélectionnées ne l'ont d'ailleurs pas été par correspondance stylistique, ou ressemblance thématique, mais bien par ce qu'elles évoquent, pour tout l'imaginaire qu'elles contiennent : le passage de Geneviève Bujold à Rivière-du-Loup en 1969 pour le tournage d'un film qui fait sensation alors que Raymonde April est adolescente, le couvent Saint-François-Xavier où elle a étudié, ou encore tout simplement le coin de la rue Desjardins, en 1966, qui inspire un étrange sentiment de déjà vu d'un trajet répété au fil du temps. Les photographies de René Marmen sont alors pertinentes pour tous les souvenirs qu'elles supposent, toute la mémoire qu'elles animent. Quelques photographies d'Antonio Pelletier, photographe actif principalement des années trente aux années cinquante, sont également mises à contribution. Les deux images de la rue Lafontaine sélectionnées par l'artiste sont significatives d'une vue maintes fois remémorée, celle de la descente vers le fleuve.

Raymonde April s'est aussi intéressée au fonds photographique Joseph-Adélarde Boucher, un choix qui de prime abord ne s'avère pas fortuit, puisque plusieurs correspondances thématiques y sont perceptibles. Photographe amateur, J.-A. Boucher s'intéresse aux scènes familiales, sortant son appareil lors des escapades du dimanche. Ces sujets sont aussi privilégiés par Raymonde April qui prend plaisir à photographier durant la période estivale. Bien que peu les photographies de J. A. Boucher soient présentes au final dans la série, tant les affinités entre leurs images se sont avérées manifestes, une scène de la rivière s'est glissée parmi l'ensemble. La photographie, aux contours flous, de personnages énigmatiques assistant au débordement de la rivière se positionne alors en corrélation avec les photographies de Raymonde April. Inévitablement, un

dialogue s'installe; entre les images de ces deux photographes séparés par plus d'un demi-siècle, une réciprocité s'impose; quelle image initie alors le dialogue, quelle photographie influence la lecture de l'autre?

De façon récurrente, Raymonde April effectue des allers-retours entre présent et passé. Comme le souligne Nicole Gingras, son « [...] processus de création se constitue de ces retours incessants, presque obligés, hypnotiques vers ce qui est là. De vibrants rapprochements entre les *mondes* se créent, par ces déstabilisants déplacements spatio-temporels, par ce travail de la mémoire et du regard. Tout est mis en œuvre pour offrir un dépaysement du connu<sup>10</sup> ». Bien que prises récemment, les photographies du nouveau corpus n'en demeurent pas moins chargées par les références qu'elles entretiennent avec le passé, s'inscrivant au cœur de différents mondes qui cohabitent et s'entrechoquent. Les œuvres de Raymonde April nous plongent dans un univers en constante mutation qui témoigne du regard infiniment sensible qu'elle porte sur la vie. Avec *Les Pèlerins de la croix lumineuse* et les *Albums*, une volonté de saisir le temps est discernable. Raymonde April porte un regard rétrospectif sur ses origines; elle met en forme le passé. Mais avec *La maison où j'ai grandi*, nous assistons, il me semble, à une certaine conclusion; c'est ce qui s'appelle, pourrait-on dire, boucler la boucle ou du moins, clore un chapitre. Bien que les *Albums* aient déjà été créés il y a près de dix ans, leur présentation à Rivière-du-Loup, où tout a commencé, accompagnés des *Pèlerins de la croix lumineuse* et des photographies récentes réalisées ici même, semble prendre tout son sens. Nous sommes, en quelque sorte, plongés dans ce continuum, souvent souligné par les auteurs<sup>11</sup>, où le « hic et nunc », l'ici maintenant, semble conférer à toute cette aventure, une aura bien particulière.

*Je me remémore tous mes départs de Rivière-du-Loup. Prendre la route 20 et dépasser les Pèlerins, le cœur muet d'une plainte sans objet, étale et neigeuse [...] Quand j'y reviens, quelquefois, par une belle nuit d'été, je rêve que je redeviens le petit être docile que sa grand-mère prenait par la main pour l'emmener à l'école<sup>12</sup>.*

---

<sup>1</sup> Bernard Lamarche, « Les Beaux jours de l'intime : Raymonde April : Les Fleuves invisibles », *Le Devoir*, 6 décembre 1997, p. B9.

<sup>2</sup> Raymonde April, « J'aurais dû naître à Rivière-du-Loup », 6 avril 2003.

---

<sup>3</sup> Raymonde April, Chantal Boulanger et Michel Waquant, « Retours sur une conversation », *Aires de migration / Migration areas* : Raymonde April — Michèle Waquant, Quimper : Le Quartier; Montréal : Vox, centre de l'image contemporaine, 2005, p. 95.

<sup>4</sup> Nicole Gingras, « Le regard amoureux : Raymonde April en entretien avec Nicole Gingras », *Parachute*, no 77 (jan./févr./mars 1995), p. 19-25.

<sup>5</sup> À l'origine, les *Albums* (2005) ont été créés à l'occasion de l'exposition *Aires de migrations*, une collaboration entre Raymonde April et Michèle Waquant. Ces deux artistes aux parcours similaires se côtoient de façon sporadique depuis le début de leur carrière. L'exposition leur a notamment permis de réfléchir sur leurs débuts et sur leurs origines. Elles créent chacune leurs albums, aux formats identiques, mais aux histoires distinctes.

<sup>6</sup> Raymonde April, Chantal Boulanger et Michel Waquant, « Retours sur une conversation », *Aires de migration / Migration areas* : Raymonde April — Michèle Waquant, Quimper : Le Quartier; Montréal : Vox, centre de l'image contemporaine, 2005, p. 99.

<sup>7</sup> Raymonde April, « Une mouche au paradis », *Treize essais sur la photographie*, Ottawa : Musée canadien de la photographie contemporaine, 1990, p. 214.

<sup>8</sup> Raymonde April, Chantal Boulanger et Michel Waquant, « Retours sur une conversation », *Op. cit.*

<sup>9</sup> Terme utilisé par Nicole Gingras dans « Les images sœurs et autres textes », *Raymonde April - Les fleuves invisibles*, Joliette : Musée d'art de Joliette, 1997, p. 38.

<sup>10</sup> Nicole Gingras, « Les images sœurs et autres textes », *Op. cit.*, p. 45

<sup>11</sup> En 1993, Régis Durand propose l'idée qu'il existe un flux ouvert entre les images de Raymonde April : « Ce sont des images qui se lisent entre elles, et créent ainsi pour nous un continuum d'espace et de temps », dans « [Sans titre] », *Réservoirs soupirs : photographies 1986-1992*, Québec : VU, 1993, p. 64-67. L'idée est notamment reprise par Anne Bénichou dans « Le présent photographique », *Parcours*, n° 13 (printemps 1994), p. 34.

<sup>12</sup> Raymonde April, « J'aurais dû naître à Rivière-du-Loup », 6 avril 2003